

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Notice nécrologique

Journal de la société statistique de Paris, tome 6 (1865), p. 134-136

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1865__6__134_0

© Société de statistique de Paris, 1865, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV.

Notice nécrologique.

Une des existences les plus actives, les plus laborieuses, les plus noblement remplies, vient de s'éteindre à Marseille. Le docteur Roux (Pierre-Martin), secrétaire perpétuel depuis trente-cinq ans de la Société de statistique de Marseille, membre fondateur de celle de Paris, a succombé presque subitement à une attaque d'apoplexie séreuse, dans la plénitude de sa force intellectuelle, et quand sa vigoureuse vieillesse justifiait l'espoir de ses nombreux amis de le conserver longtemps encore.

Né à Marseille, le 3 juin 1791, le docteur Roux y fit ses humanités et ses premières études médicales. Reçu au concours aspirant-chirurgien de la marine, à 17 ans, il devait être embarqué sur un bâtiment de l'État; mais le conseil de santé l'ayant trouvé trop jeune et d'une complexion trop délicate pour le rude service auquel il se destinait, il se décida à entrer dans le service médical de l'armée de terre. Parti comme sous-aide-major pour les armées d'Allemagne, il prend part aux grandes opérations militaires de la période de 1809-1815, et assiste notamment à la bataille de Wagram, ainsi qu'aux combats de Lutzen et Bautzen. Après Wagram, il échappe par miracle au typhus qui sévissait dans les hôpitaux de Vienne. Deux années après, attaché comme chirurgien-major à un régiment de Croates au service de la France, il est blessé dans un engagement contre les Turcs.

A peine rentré dans ses foyers après le licenciement de 1815, M. Roux complète ses humanités et se fait recevoir docteur en médecine à la Faculté de Montpellier. A partir de cette époque, sa vie se partage entre ses travaux scientifiques et les nombreuses fonctions gratuites qu'il a remplies jusqu'à son dernier soupir avec une exactitude scrupuleuse.

Parlons d'abord de ses publications :

En 1815, c'est-à-dire l'année même où il quittait le service, il publiait, sous le titre de : *Avantages des acides minéraux dans la médecine des armées*, un mémoire qui fut très-apprécié. — Trois excellentes études de physiologie médicale lui succédèrent à courte distance : *De l'influence de la médecine morale sur la santé; Des passions et de leurs effets suivant les âges; Du courage au point de vue médical.* — En 1821, il fondait le premier journal de médecine de Marseille, l'*Observateur des sciences médicales*. On lui doit les 10 volumes (in-8° de 350 à 400 pages chacun) de ce recueil, qui ont paru de 1821 à 1825. — La même année, il écrivait une brochure fort remarquable : *Coup d'œil sur la fièvre jaune et sur les diverses mesures sanitaires auxquelles elle a donné lieu à Marseille, en septembre et octobre 1821.* — En 1825, il lisait à la séance publique de la Société royale de médecine de Marseille, une étude pleine d'originalité sur la *Gaïté, considérée dans ses rapports physiologiques et hygiéniques.* — Secrétaire général de cette Société, il créait la même année et rédigeait, pendant quatre ans, le recueil de ses travaux (4 vol. in-8°, de 400 à 500 pages, publiés de 1826 à 1829). — A la même époque, il adressait au Comité médical des dispensaires, dont il était secrétaire, quatre rapports sur l'état des malades traités par les soins des bureaux de bienfaisance. — En 1829, il appelait, par un rapport spécial, l'attention du monde médical sur les effets des bains de mer pris dans l'établissement des bassins d'Arenc. — Nommé, en 1830, secré-

taire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, il se chargeait de la rédaction de ses comptes rendus. En 1837, il entreprenait la rédaction (presque à lui seul) et la publication du répertoire des travaux de cette Société, qui comprend aujourd'hui 26 volumes in-8° de 600 pages chacun, avec planches et tableaux. — On lui doit également un concours actif à la rédaction des *Annales des sciences et de l'industrie du midi de la France*, éditées par la même Société. — Il est aussi l'auteur du compte rendu des actes de la Société de bienfaisance de Marseille (dont il était administrateur secrétaire) pendant les dix exercices 1830-1840. Nommé, en 1828, médecin de l'intendance sanitaire (la seule fonction rétribuée, et bien modestement rétribuée, qu'il ait remplie), il fut chargé, par l'intendance sanitaire, d'aller, avec quelques-uns de ses collègues du Lazaret, étudier le choléra à Paris en 1832. Cette commission le chargea de la préparation du rapport qu'elle adressa la même année à l'intendance et à la Chambre de commerce. — Fondateur, en 1840, du *Bulletin semestriel* de la Société royale de médecine de Marseille, il prend une part active à sa rédaction de 1840 à 1843. En 1841, il lit, dans une séance publique de cette Société, tenue sous sa présidence, un travail riche de faits et d'excellentes observations *Sur la statistique appliquée à l'hygiène publique en général, et à celle de Marseille en particulier*. — Reçu, en 1844, membre de l'Académie de Marseille, il consacre son discours de réception à une étude très-développée et souvent ingénieuse des *Académies considérées dans leur influence sur le bonheur public*. Ce discours a été publié en même temps qu'un mémoire sur *l'Importance et l'utilité des études physiologiques*. — Après avoir fondé, en 1843, le *Comité médical des Bouches-du-Rhône*, institution à la fois scientifique et humanitaire, dont il devait être le bienfaiteur, il entreprend, dès 1844, et continue sans interruption la rédaction des comptes rendus de ses travaux. — Secrétaire général du Congrès scientifique de France, réuni à Marseille en 1846, il résume les actes de cette assemblée dans deux forts volumes in-8° de 500 pages chacun. Depuis 1841 jusqu'en 1864, il s'est rendu à toutes les sessions de ce congrès comme délégué des sociétés savantes de Marseille dont il était membre; le 10 août 1863 il a été honoré de la présidence générale de la 30^e session tenue à Chambéry. — Président, pour la troisième fois, de la Société de médecine de Marseille, il ouvre sa séance solennelle du 11 décembre 1851 par un discours vivement applaudi sur *la régénération des Sociétés savantes et particulièrement des Sociétés de médecine*. — En 1853, il rédige le compte rendu de la première session des Assises scientifiques du sud-est de la France, tenue à Aix en 1853. — Il est encore l'auteur du compte rendu des actes du Congrès archéologique réuni à Apt, sous sa présidence, en 1862. — Enfin, délégué de la Société de statistique de Marseille aux Congrès internationaux de statistique de Bruxelles (1853), Paris (1855), Berlin (1863), il a adressé à ses commettants un rapport détaillé sur les travaux de ces assemblées.

N'oublions pas, en terminant, un assez grand nombre de notices biographiques consacrées à des savants français, dont il fut l'ami ou le disciple, ainsi qu'une foule de rapports sanitaires à l'Intendance, à laquelle il appartenait comme médecin. Ces rapports n'étaient pas seulement des œuvres scientifiques, mais en outre, et surtout, le résultat d'actes de courage qu'on ne saurait trop apprécier. C'est ainsi qu'en juillet 1837, il constate la peste à bord du *Léonidas*, venu de Constantinople, à la suite d'un minutieux examen qui n'était pas sans péril. C'est ainsi encore que, chargé en 1856 d'aller inspecter médicalement, dans l'île de Ratonneau, des troupes

venues de Crimée, il est atteint des symptômes du typhus, dont il n'arrête la marche que par une médication aussi prompt qu'énergique. Ses missions ou ses voyages en France et à l'étranger (en Hollande notamment, en 1853), pour étudier les épidémies les plus dangereuses, son rare dévouement à l'occasion de celles qui ont visité Marseille depuis 1815, et que trois médailles d'honneur, décernées par la ville, ont reconnu bien plus que récompensé, témoignent suffisamment de ce mépris du danger dont il avait contracté l'habitude dans sa carrière militaire.

Un mot maintenant sur les fonctions non rétribuées dont l'avait chargé la confiance de ses concitoyens ou de l'autorité. Le docteur Roux a été tour à tour ou simultanément membre du conseil de salubrité, administrateur de la Société de bienfaisance de Marseille, médecin consultant des dispensaires des bureaux de bienfaisance, administrateur et membre du conseil de direction de la caisse d'épargne des Bouches-du-Rhône, administrateur et membre de la Société de bienfaisance des médaillés de Sainte-Hélène, membre du comité communal de l'instruction primaire à Marseille, secrétaire de la commission cantonale de statistique organisée à Marseille en vertu du décret organique du 1^{er} juillet 1852, professeur du cours d'asphyxie à Marseille (nommé par le ministre), etc., etc. Nous avons indiqué plus haut les fonctions qu'il avait acceptées des Sociétés savantes dont il faisait partie, fonctions des plus laborieuses et qui absorbaient les loisirs que pouvaient lui laisser ses publications personnelles, son emploi de médecin de la Direction de la santé et sa clientèle.

La légitime notoriété que lui avaient faite ses nombreux et utiles travaux scientifiques, n'avait pas tardé à s'étendre. L'Académie impériale de médecine de Paris lui avait décerné de bonne heure le titre de membre correspondant, et il avait successivement reçu la même faveur d'un grand nombre de Sociétés savantes de la France et de l'étranger.

L'auteur de cette notice entretenait depuis longtemps avec le docteur Roux les plus étroites, les plus affectueuses relations; il avait donc pu apprécier les éminentes qualités de son cœur et de son esprit. Son affabilité était extrême, sa bienveillance sans bornes. Médecin très-occupé, il avait pour sa clientèle d'indigents, de beaucoup la plus nombreuse, un dévouement infatigable. Aucune infortune ne fit inutilement appel à sa générosité, et ses libéralités n'étaient guère connues que de la digne femme qu'il avait associée à sa destinée. Dévoué sans réserve à la cause du progrès et de l'humanité, il recherchait avec empressement toutes les occasions de vulgariser une idée utile, de propager une institution bienfaisante. Travailleur infatigable et plein d'une confiance, hélas! excessive, dans une santé rarement ébranlée il est vrai, il enlevait au sommeil jusqu'au strict nécessaire. Sa plume était facile et élégante; sa parole, toujours prompte, claire, sympathique, s'élevait quelquefois jusqu'à la véritable éloquence. Sa figure franche, ouverte, loyale, était bien l'expression fidèle de cette sérénité de l'esprit, de ce calme profond de la conscience qui ont fait de lui un des hommes les plus heureux que nous ayons connus.

A. L.